

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\) Item42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Elections \(France\)](#), [Mandat local](#), [Politique \(Normandie\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**

*Ce document est une réponse à :*

[42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)  
[43. Paris, Mercredi 20 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-09-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'aime à venir à vous le matin, en sortant de mon lit, comme le soir en m'enfermant dans ma chambre.

Publication Inédit

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 162, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/128-134

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

TranscriptionN°42 Jeudi 7 heures du matin.

J'aime à venir à vous le matin, en sortant de mon lit comme le soir en m'enfermant dans ma chambre. Je n'ai pas pu hier soir. Il m'est arrivé deux visiteurs qui passeront ici deux jours. J'attends aujourd'hui M. Duvergier de Hauranne. Il faut se promener, causer. Mon temps se trouve pris. Je le passerais bien plus doucement à lire, à lire votre lettre d'hier. Vous êtes-vous jamais occupée de magnétisme, de ces contes de gens qui agissent à distance, à très longue distance, qui endorment ou éveillent, troublent ou apaisent à travers l'espace, d'autres gens sur qui ils ont pouvoir ? Je crois à votre pouvoir, à votre magnétisme. J'ai vécu hier, je me suis endormi, je me réveille ce matin sous son action. Ah si elle pouvait ne cesser jamais ! C'est ce qui arriverait si elle n'avait pas tant de lieues à traverser, si nous étions toujours ensemble. Et pourtant, je n'espère plus vous retrouver aussitôt que nous nous l'étions promis. Le mariage de M. Duchâtel ne se fera très probablement que du 2 au 4 octobre. Je vais le savoir positivement aujourd'hui.

De plus le mouvement électoral s'anime dans le pays. On vient, de tous les environs, m'en parler, me demander conseil, chercher une direction, une impulsion. J'agis d'ici, par la conversation, par les visites que je reçois, par quelques courses que je ferai, sur toute la Normandie, c'est à dire sur l'élection de 40 députés. C'est une grande affaire. Il faut que je la mette en bon train. La présence réelle, nous le savons trop, ne peut être remplacée. Pour moi-même, j'ai du monde à recevoir, à aller voir. Mon élection est plus sûre qu'aucune autre. Aucun concurrent ne se présente, ne s'annonce. Cependant je ne serais pas surpris, à quelques petits symptômes bien cachés, bien honteux que vers les derniers jours en ameutant les républicains, les carlistes violents, quelques indices, quelques grognons, on fit une tentative, non pour m'empêcher d'être élu on n'y pense pas, mais pour m'enlever quelques voix et rendre mon élection moins brillante en lui donnant quelque apparence de contestation. Il faut que je déjoue d'avance cette malice. Si elle doit se produire. Et pour cela, j'ai besoin précisément au moment où la fièvre électorale se prononce, où les hommes se rallient et s'engagent d'être sur les lieux de voir, de causer, d'animer tous les miens d'affermir les flottants.

Il y a un canton important, car il contient près de 100 électeurs dans lequel je n'ai jamais mis le pied. Je veux y aller un de ces jours. Je crois à peu de pouvoir réel, mais à beaucoup de mauvais vouloir soufflant contre moi d'un certain point, qui n'est pas un des points cardinaux, quoiqu'il en ait l'air. Il faut que j'agisse au grand jour, pendant qu'on travaille sous terre, que je sois aigle pendant qu'on est taupe. Est-ce là de l'orgueil ou de la prudence, dites, le moi? Tous les deux probablement. Orgueil ou prudence, dearest, cela me coûte cher, et j'ai là, pour ce moment un cruel sacrifice à faire. Le saurez-vous, le croirez-vous tout ce qu'il est ? C'est ma

plus vraie, ma plus triste préoccupation. Oui, si j'étais sûr que notre réunion retardée excite en vous les mêmes sentiments, tous les mêmes sentiments qu'en moi, et point d'autres; si j'étais sûr qu'il ne vous vient aucune de ces mauvaises pensées qui me désolent, et comme injustice et comme preuve que vous ne me connaissez pas encore ; si je pouvais vous faire voir, parfaitement voir mon âme, toute mon âme, comme je vous ai fait voir avant-hier une de mes journées, et dissiper ainsi, dissiper sans retour les doutes coupables de la vôtre, à cette condition là, je n'aurais pas moins de chagrin, mais j'aurais un meilleur chagrin, un chagrin parfaitement confiant en vous, sympathique avec vous, et je ne vous parlerais que de notre chagrin. Si vous saviez qu'elle est à ce moment même en vous écrivant, mon impatience de tout ce que je vous dis là, combien, au fond de mon cœur, je me sens étonné, blessé, pour vous et pour moi de vous le dire, de pouvoir croire que j'aie à vous le dire !

Dearest, que la confiance égale la tendresse, que toutes paroles autres que des paroles de tendresse soient inutiles et ne puissent plus nous venir à la pensée ! Il en sera ainsi un jour ; j'y compte. Vous savez que je vous ai ajournée à un an à deux ans à l'époque qui vous voudriez. Que mon ajournement soit sans objet; épargnons-nous l'épreuve du temps ; soyons, dès aujourd'hui aussi sûrs l'un de l'autre, aussi établis dans notre foi mutuelle, que nous le serions après l'avoir subie. La vie est si courte ! N'en employons rien à essayer, à attendre ; C'est perdre du bonheur pour rien.

10h 1/2

Voilà le N° 43, que j'aime bien quoique j'aime mieux le n° 42. Oui, nous sommes bien loin. Mais vous m'avez envoyé votre Soleil, hier et aujourd'hui, il est très beau. Le petit tableau est de 1835. Gardons notre goût pour Adieu. C'est un goût d'absent mais, dans l'absence, c'est ce qu'il y a de mieux. Adieu donc Adieu, faute de mieux. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/956>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur162

Date précise de la lettreJeudi 21 septembre 1837

Heure7 heures du matin

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

Jeudi 7 juillet, du matin. <sup>162</sup>

Il est à l'  
inspiration de  
fond de mon  
esprit le point  
que j'arrive à  
avec toute la  
se, parole de  
plus nous  
un jour je  
me suis à un  
des vendeurs  
épargne une  
qui aussi sans  
pas fait autre chose  
de la vie est  
que à attendre  
quelque chose  
à l'avenir mais  
je n'arrive pas  
à me faire une  
image de ce que  
je devrai faire  
dans l'avenir.

en tout d'abord  
je n'arrive pas

J'aime à venir à vous le  
matin en sortant de mon lit, comme le soleil  
s'élevait dans ma chambre. Je n'ai pas pu  
hier venir. Il m'a arrivé deux visiteurs qui passaient  
ceux jours d'aujourd'hui M<sup>e</sup> Duchâtel  
de Beauvais. Il faut se promener, bavarder.  
Pour  
l'autre de temps pris. Il a passé un peu plus  
longtemps à lire à lire votre lettre d'hier. Vous  
me vous jamais occupé de magnétisme, de ces  
contes de fées qui agissent à distance, à très  
longue distance, qui endorment ou éveillent, troubulent  
ou apaisent, à travers l'espace, d'autre gens. Que  
ils ont pouvoir? Je crois à votre pouvoir, à votre  
magnétisme. J'ai vécu hier, je me suis endormi,  
je me réveille ce matin. Où, dans action. Ah, si  
elle pouvait me cesser jamais! Cela ce qui arriverait  
si elle n'avait pas force de l'esprit à traverser, si  
nous étions toujours ensemble. Si pourtant, je  
suspire plus vous recherchez aussi fort que nous nous  
l'ellions pourrir. Le mariage de M<sup>e</sup> Duchâtel ne  
se fera très probablement que vers le 4 octobre.  
Je vais le faire publiquement aujourd'hui. De

plus, le mouvement électoral s'anime dans le pays.  
On viene, de toute la province, tous partis, me demander conseil, chercher une direction, une imprévision. J'agis ? Non, par la conversation, par le conseil que je reçois, par quelque courtoisie que je fasse, dans toute la Normandie. C'est à dire sur l'élection de 40 députés. C'est une grande affaire. Il faut que je la mette en bon état. La première, celle, bien le savent trop, ne peut être remplacée. Pour moi-même, j'ai du mal à recevoir, d'aller voir. Mon élection est plus sûre qu'aucune autre. Aucun concurrent ne se présente, ne s'annonce. Cependant je ne serai pas surpris, à quelque petit symptôme, bien caché, bien hanté, que vers les dernières jours ou avant-derniers le Républicain, les Castists violents, quelques indécis, quelques grognons, on fait une tentative, non pour empêcher notre élu, on n'y pense pas, mais pour troubler quelque voix et rendre mon élection moins brillante ou lui demander quelque apparence de contestation. Il faut que je déjeune d'avance cette matinée. Si elle doit se produire. Si pour cela, j'ai besoin plusieurs au moment où la fiducie électorale se prononce, où le hommage, le salut et l'engagement d'être sur le lieu, de venir, de faire, doivent tous les deux, d'affirmer le résultat. Il y a un caractère important, car il contient jusqu'à 100

lecteurs, sans lesquels il ne va pas. Je veux y aller tout seul, mais à bras levé contre moi d'un point cardinal, j'agis de la grande force, que je fais là de temps en temps le plus probable, cette matinée, un peu le croire vous. Vraie, ma plus forte que notre même estimation, mais ce point vous vient avec une certitude, et que vous ne me pourrez vous faire croire, toute fois devant hier une discussion dans nos rangs, à cette moins de chagrin, un peu sympathique à

le pays.  
les, me  
une  
tion, pour  
nous que  
à dire ses  
affaires. Et  
propos, j'  
remplacée  
d'aller  
autre  
manie.  
que je publie  
vers le  
au les  
gouvenirs,  
échec notre  
deux  
ans brillante  
contestation  
nationale. Si  
j'ai besoin  
l'acte de  
et sang-jagous  
d'aujourd'hui  
Il y a  
ans et 100

lecteur, dans lequel je n'ai jamais mis le pied. Je  
veux y aller un de ces jours il convient peu de pressoir  
tel, mais à beaucoup de mauvais voulus soufflent  
contre moi d'un certain point, qui n'est pas un des  
points cardinaux, qui quelconque soit laissé. Il faut que  
j'agisse au grand jour pendant qu'il est temps. Peut-être  
que je suis sage pendant qu'il est temps. Peut-être  
là je borgne ou je la prudence échoue le mal.  
Sous le doute probablement. Quelque prudence,  
heureusement, cela me coûte cher, et j'ai là, pour ce  
moment, un cruel sacrifice à faire de vous, vous  
le crainz vous, tout ce qu'il est ? fait ma plus  
vraie, ma plus triste préoccupation. Oui, si j'étais  
sûr que votre réunion retardée excite en vous, les  
mêmes sentiments que le mien. L'ultimo qu'il  
meurt, et point d'autre ; si j'étais sûr qu'il ne  
vous vient aucun de ces mauvaises pensées qui  
me dérangent, et comme injustice et comme preuve  
que vous ne me complotiez pas, encore ; si je  
pouvois vous faire voir parfaitement votre man-  
ame, toute votre ame, comme je vous ai fait voir  
avant hier une de nos journées et depuis ainsi,  
dissiper dans acte de l'autre coupable de la  
vôtre, à cette condition là je n'aurais pas  
moins de chagrin, mais j'aurais un meilleur  
chagrin, un chagrin parfaitement confiant en vous,  
sympathique avec vous, ce je ne vous parlerais

N° 42

que de notre chagrin. Si vous savez quelle est, à ce moment même, ou vous étiez dans mon impatience de tout ce que je vous dis là combien, au fond de mon cœur, je me suis étonné, blesé, pour vous et pour moi, de vous le dire, de pouvoir croire que j'ose à vous le dire ! Désirez, que la confiance égale la tendresse, que toutes paroles autres que les paroles de tendresse soient inutiles et ne puissent plus nous venir à la pensée ! Il en sera ainsi un jour, j'y compte. Vous savez que je vous ai ajouté à un an, à deux ans, à l'époque que vous voudrez, que mon ajournement soit dans objectif épargnant-nous l'ennui. Du moins, soyons, dès aujourd'hui, aussi sûrs l'un de l'autre aussi établis dans notre foi mutuelle que nous le serions après l'avoir subie. La vie est si courte ! nos emplois, rien à changer, à attendre ; C'est perdre du bonheur pour rien.

Joh Jr.

Voilà le N° 43, que j'aime bien, quoique j'aime mieux le N° 42. Oui, nous sommes bien loin. Mais vous m'avez envoyé votre Soliel bien et aujourd'hui, il est très beau.

Le petit tableau est de 1835.

Sardon, notre goût pour Adieu. C'est un goût d'absence, mais, dans l'absence, c'est ce qu'il y a de mieux. Adieu donc, adieu, fante de mieux.

Matin en sort  
en promenade à  
huit heures. Il  
est deux jours  
de hiver dans  
le temps de l'hiver.  
Roulement à  
bille, vous jamaïs  
coutez de gout  
longue distance  
en apaisance, et  
il vous pouvez  
magnétisme.

J'me réveille  
elle pouvait me  
Si elle n'avait  
vous étiez to  
inspiré plus de  
l'âge promis  
Si j'era triste  
je vais le faire